

LA PROMESSE DES CHIENS

ŒUVRES DE CLAUDIE GALLAY

L'Office des vivants, éditions du Rouergue, 2001 (Babel n° 944)
Mon amour ma vie, éditions du Rouergue, 2002 (Babel n° 991)
Seule Venise, éditions du Rouergue, 2004, prix Folies d'encre et prix du Salon du livre d'Ambronay (Babel n° 725)
Les Années cerises, éditions du Rouergue, 2004 (Babel n° 1053)
Dans l'or du temps, éditions du Rouergue, 2006 (Babel n° 874)
Les Déferlantes, éditions du Rouergue 2008, prix des Lectrices de Elle (Babel n° 1085)
L'Amour est une île, Actes Sud, 2010 (Babel n° 1315)
Une part de ciel, Actes Sud, 2013, prix Terre de France (Babel n° 1277)
Détails d'Opalka, Actes Sud, 2014, Grand Prix de la Ville de Saint-Etienne (Babel n° 1528)
La Beauté des jours, Actes Sud, 2017 (Babel n° 1616)
Avant l'été, Actes Sud, 2021 (Babel n° 1877)
Victor, Actes Sud, 2022
Les Jardins de Torcello, Actes Sud, 2024 (Babel n° 2078)

Couverture :

Photographie de Ignacio Yufera

ISBN : 979-10-7021-032-1

Dépôt légal : 2026, août

© Éditions Le Cercle ouvert, 2026

7-11, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

CLAUDIE GALLAY

LA PROMESSE DES CHIENS

le Cercle ouvert

Janvier 1925. C'est le temps de la solitude, ici, depuis que la Béring s'est fermée. D'abord une fine croûte de glace s'est étendue sur la mer. Rien d'encore solide, la marée montante pesait sur cette glace fragile du rivage, le poids accumulé en fissurait la surface.

Pendant des jours, des semaines, chaque marée nouvelle a appuyé, jusqu'à fracturer les plaques translucides.

Mais ce matin, l'horizon est barré de blanc. La marée ne peut plus rien, la surface de glace est épaisse, les plaques se sont soudées les unes aux autres et font bloc dans des claquements sourds. De la glace à l'infini.

Un enfant accroupi sur la plage joue sans bruit près d'une barque renversée. Il s'appelle Bennett, il est le fils d'Ada Blackjack, Inupiat de par elle, et blanc par son salaud de père.

Devant ses mains, cinq osselets aux formes lisses, blanches, des animaux taillés, il les saisit, les lance, les rattrape sur le dos de la main. Les jouets retombent dans le sable.

Il recommence. Concentré. Son geste est précis. Il faut du temps et de la patience. Il joue et ne sent pas le froid.

Il sourit quand il réussit à rattraper tous les osselets.

Puis il regarde le quai par où doit arriver sa mère. Il ne joue jamais loin. Il reste toujours à portée de voix.

Une jeune femme marche au bord de l'eau, elle porte une mallette en bandoulière. Ce n'est pas la première fois que Bennett l'aperçoit. Mais elle n'est pas d'ici.

Elle s'approche. Il voit ses bottes. Il sent une ombre, referme d'un coup ses doigts, garde ses osselets dans sa main.

— Je peux ? Juste les regarder..., dit la fille.

Elle attend.

Il lève les yeux. Lentement il ouvre les doigts, dévoile des osselets basiques, des sculptures sommaires, taillées dans de l'os et usées par les jeux, deux sont gravés de signes, l'un en forme de chien, l'autre est un ours. Il tire de sa moufle des créatures sorties de la pierre, petits monstres au dos bombé, bêtes cornues, des fauves sans yeux qui tiennent dans sa paume. Il secoue sa moufle, en sort un loup aux formes simples. Ce dernier n'est pas très courant. Sa surface est dorée, en ivoire.

La fille écarquille les yeux. Chez elle, à Seattle, elle les collectionne, elle a des phoques, des chiens, des élans, et des non sculptés, et quelques-uns plus rares. Mais celui-là est un loup.

Elle avance la main.

Bennett referme les doigts.

Elle n'insiste pas. Ces objets sont fascinants, ils la font rêver, elle en possède un certain nombre mais elle en cherche toujours d'autres, des différents.

— Quand j'étais petite, j'en gardais toujours un dans ma poche, c'était un loup.

Elle le dessine avec son doigt sur le sable.

— Je l'aimais beaucoup et je l'ai perdu. Qu'est-ce que j'ai pu le chercher... Lequel est ton préféré ?

Bennett ne répond pas. Il s'amuse à faire glisser le loup sur le sable glacé, comme s'il était vivant.

— Je suis arrivée avec le dernier bateau, dit la fille.

Bennett regroupe les osselets, les enveloppe d'un morceau de tissu étrange. On dirait un lambeau de peau d'oiseau. Il reste encore un léger duvet. Il glisse le tissu avec les figurines dans la moufle.

— À mon tour de te montrer...

Une mallette en carton qui se déplie comme un accordéon. Elle l'ouvre. À l'intérieur, des brosses, des peignes. Et dans le compartiment tout au fond, un appareil photo.

— C'est un Leica. Il est à mon oncle. La boutique de Will, tu connais ?

Le photographe, dans la rue principale. Il hoche la tête.

Elle lui explique qu'on peut prendre de belles images avec un Leica aussi moderne. Qu'avant, les appareils photos étaient très lourds, l'homme qui a inventé celui-là était malade, il ne pouvait plus tenir dans ses mains des objets trop pesants, alors il a eu l'idée d'un appareil léger et qu'on peut transporter partout.

— Je viens de prendre les pêcheurs qui roulent leurs filets, là-bas vers les barques.

Bennett regarde les pêcheurs.

— La photo s'imprime sur une pellicule qu'on glisse dans ce petit compartiment qu'il ne faut surtout pas ouvrir car la pellicule ne supporte pas la lumière.

— C'est vrai ? demande Bennett.

— Bien sûr que c'est vrai ! Tu veux que je te prenne en photo ?

Il ne sait pas.

Elle détaille ce garçon pas bien grand, un visage qui porte un mélange, les pommettes hautes, cuivrées, les cheveux noirs, épais, coupés trop vite. Et un regard particulier, à cause des yeux étranges, l'enfant a les yeux vairons.

Elle lui sourit.

— Alors ce sera une autre fois.

Elle ramasse sa mallette.

— Je m'appelle Betty.

Elle lui tourne le dos, s'éloigne de quelques pas quand il lui donne son nom. Elle entend la voix sans comprendre. Elle se retourne.

— Bette ?

Il rit doucement, répète : Be-nnett. En articulant mieux cette fois.

Elle s'excuse : J'avais mal compris.

Il a repris sa place, son jeu. Absorbé, il ne voit pas sa mère. Ada a fini son travail au dispensaire, elle se tient

debout sur le quai, devant les ateliers, engoncée dans son manteau bien trop petit pour elle.

Elle le regarde.

Elle pense à plus tard. Tout ce qu'il apprendra. Ce qu'il saura faire. Pour l'instant, qu'il joue. C'est assez. C'est beaucoup.

Elle le laisse encore un peu.

Le jour du dernier bateau, la ligne d'horizon dessinait un trait sombre. Des algues rouges avaient été rapportées sur la plage et déposées là où les vagues se déchirent.

La nuit suivante, la température avait baissé. Du moins dix degrés.

Le bateau était parti depuis seulement quelques heures, l'eau de la mer avait changé d'aspect, elle s'était épaissie. Le ciel s'était embrasé, rouge, jaune, vert, l'horizon soudain confondu, ton sur ton, ciel et mer.

Ada avait pris la main, emmené Bennett.

Quand la mer se fige, son odeur change. Son bruit. Ses courants. Ada avait eu le temps d'en apprendre les nuances sur l'île de Wrangel.

La plage. La grève. Quelques barques renversées. Des cabanes en bois. Des séchoirs à poissons. Cette plage, on l'appelle la grève dorée, en souvenir du temps où son sable était un champ d'or.

Bennett avait lancé des cailloux sur cette eau particulière. La mer était alors dans un état intermédiaire, plus vraiment liquide mais pas encore en glace. Une eau molle. Des cristaux s'étaient déposés en surface, avec des

variations de couleurs. Les teintes, les tons, les dégradés, les ombres, les reflets.

Les oiseaux sentent la dureté nouvelle de l'eau, ils plongeaient mais se méfiaient. Sur les rochers, des hommes tentaient de les capturer avec des filets qu'ils plaçaient en travers de leurs vols.

Le soir, avec Bennett, ils avaient mangé de la soupe d'oiseaux.

Ada en avait mis un bol de côté, pensait le vendre au menuisier.

Au matin, la glace s'était formée, elle s'était fissurée. Des remous glissaient encore en surface, les vagues grattaient dans les profondeurs.

La mer avait regelé. La glace s'était à nouveau brisée avec le poids de la marée montante. Et elle avait regelé. Et ne s'était plus brisée.

Tout se vit autrement ici quand la mer est prise. Les bêtes et les gens. Les oiseaux partent.

Pour des mois, les changements de marée ne feraient rien à cette glace devenue épaisse.

La montée de mer se glisse, elle s'adapte à cette contrainte de surface solide. Les poissons aussi.

Le docteur Curtis remonte la rue principale en direction du dispensaire. Il s'arrête face à la mer, en respire le brouillard dense. Il tire une fiole de sa poche, boit une gorgée. Du quarante-cinq degrés, ça le secoue. Il est inquiet. Il vient d'ausculter un petit garçon de trois ans, Billy Folger. Depuis Noël, des enfants souffrent de la gorge. Les angines, il a l'habitude, des rouges, des blanches, certaines mettent du temps à guérir. Il fait tellement humide ici. C'est sans doute cela, cette neige et le froid.

Il longe le quai. Il n'habite pas loin, une maison de fonction avec vue sur l'anse.

Dans sa rue, des gosses ont accroché un bâton à un poteau, ils essaient de le toucher en sautant, pour ça ils courent fort, il leur a pourtant répété de ne pas jouer ensemble à cause de cette curieuse angine.

Bennett ne court pas. Il regarde les nuages, le vent. Il respire mal quand l'air est froid. Il a plaqué son

écharpe contre sa bouche. Le docteur Curtis avait expliqué que l'asthme faisait de ses poumons un filet déchiré.

Sur la rivière, un renne s'est fait piéger. Il s'était aventuré sur l'embouchure, le fond en rochers, un endroit de glace trop fine, la surface a cédé sous son poids, les chasseurs ont tiré. Un animal magnifique. Ils sont allés chercher les couteaux.

Une bête piégée se dépèce et se partage.

Ada attend avec son cabas.

Bennett s'approche du renne couché, caresse les bois de velours.

— C'est un arbre qui lui pousse sur la tête ?

— Non, c'est une couronne, répond sa mère.

— Parce que c'était un roi ?

— Oui, un roi.

L'œil du renne est encore ouvert, on le dirait plein de larmes.

Ada raconte comment, une fois par an, en automne, les rennes perdent leur couronne. Pour quelques mois, ils vont alors tête nue, il leur en repoussera une toute neuve au printemps. Avec un peu de chance on peut trouver une couronne perdue sur la colline.

Bennett se tourne vers les terres. La colline est vide, sans fleurs, ni baies, ni herbes. Il enfonce ses mains dans ses poches. Il rêve de trouver la couronne d'un tel roi.

Sa mère mélange le vrai et le faux. Un jour, elle lui a fait promettre de croire toutes les histoires qu'elle lui racontait, et il a promis.

LA PROMESSE DES CHIENS

Il a du sang iñupiat, comme elle, et les Iñupiats sont regardés par les arbres et la mer. Ils ont le regard des bêtes sur eux, et les animaux leur parlent et les guident car ils sont les signes.

Ada s'avance vers les hommes, elle ouvre grand son cabas. On lui donne de la viande pour elle et Bennett. Et des bas morceaux pour ses chiens.

Aucune route ne relie cette petite ville aux autres. Et une seule rue la traverse dans la longueur. Une rue qui se finit dans la caillasse. Après, c'est la taïga, des forêts d'épicéas noirs. On ne va nulle part. Sauf à prendre un traîneau. Ou alors à pied. Mais à pied, on ne va pas loin.

Ici, on a le temps des baies, celui du saumon, celui de l'herbe sèche, et le temps de la neige. Et deux saisons, celle des eaux libres et celle des eaux glacées.

Ici, à Nome, Alaska, au bord de la mer de Béring.

La neige tombe en flocons légers sur le sable gelé de la plage.

Le marchand Peter lui a confié la peau du renne-roi. Ada est habituée à porter. Elle l'a chargée sur son dos. Elle avance, un pas et un autre, courbée, de la buée sort de sa bouche.

Sa maison est la dernière sur la colline.

Bennett la guette, dès qu'il la voit il sort, il l'aide à porter le poids, de ses bras frêles il soulève du mieux qu'il peut et il avance avec elle.

Les voisins les regardent passer.

Il fait sombre. L'électricité ne vient pas jusqu'à chez eux. Uniquement dans la rue principale. Et pas dans toutes les boutiques, seulement dans les plus grandes.

L'odeur de la fourrure est forte, elle réveille les chiens de Seppala, ils gémissent tous bizarrement quand elle passe, la meute dans le chenil, et les deux siens sous l'auvent.

Les deux chiens ne lui appartiennent pas, ils sont à Blackjack. Des chiens jeunes, qui seront solides quand ils auront grandi, ils feront une bonne relève. Blackjack les lui avait laissés, il en avait déjà quatre, et il lui fallait un peu de temps, disait-il, pour se « retourner ». Il reviendrait les chercher plus tard.

Le premier, Black, est un malamute déjà costaud. Il a perdu un bout d'oreille quand il était chiot, c'est lui qui avait provoqué, il n'arrêtait pas de mordiller les pattes des autres, il adorait ça, agacer. Un jour les autres en ont eu assez. Il fallait bien que ça arrive. Blackjack avait soigné son oreille mais il n'avait pas pu sauver le bout qui était salement déchiré.

L'autre chien, Jack, est un bel husky de cinq ans, ses poils dessinent une croix blanche sur sa poitrine.

Et Blackjack est le pire des salauds que l'Alaska ait jamais enfanté. Il est aussi le père de Bennett.

Ada lâche la fourrure devant la porte. Elle passe derrière la maison, retire un demi-phoque du trou. Elle tranche des morceaux à coups de hache, et les jette dans un seau.

Cette réserve dans la terre, c'est Blackjack qui l'a creusée, il a balancé au fond des poissons et de la viande gelés pour nourrir ses chiens, qu'elle ne les laisse pas crever.

Après quoi il est parti.

Elle porte le seau. Les chiens ont compris, ils se dressent, ils aboient. Pour les nourrir, elle attend qu'ils se calment. Et quand ils sont assis, elle leur donne, l'un après l'autre, en prononçant leur nom, Black en premier. Une meute, même de deux, se nourrit en suivant la hiérarchie.

Elle lance les morceaux qu'ils chopent au vol et avalent sans mâcher.

La neige fraîchement tombée a gelé dans la journée, formant une croûte brillante sur les toits.

Le sol est un mélange de terre et de boue pétrifiée. Ada passe devant l'école des missionnaires, remonte la rue principale en marchant sur les trottoirs en bois. Toutes les vitrines donnent sur cette rue.

Elle entre chez madame Augusta.

Ni bordel, ni bouge — madame Augusta interdit que l'on utilise ces mots pour parler de chez elle, on doit dire Salon. Et ses filles ne sont pas des putes mais des colombes. Et elle les aime. Elle en prend soin. Elle en emploie huit. Des filles expérimentées à l'hygiène irréprochable, madame Augusta y veille. Chez elle, pas de maladie, pas de crasse, pas d'autres odeurs autour que celles du talc, du parfum de rose et de la sueur humide dans les draps.

Ada n'est pas une colombe, elle fait la bonne.

Un poteau électrique s'est brisé à la base. En bois brut, planté directement dans un sol où il a pourri. Depuis

des jours, il n'était plus parfaitement droit. Des ouvriers le dégagent de la neige.

Dans sa chute, les isolateurs en porcelaine blanche se sont cassés. Sauf un, qui est seulement fendu, et qu'Ada récupère pour Bennett.

Les marchands ont l'habitude, le courant est souvent rationné, parfois sans prévenir, alors ils allument la lanterne au-dessus de leur porte et cela fait de jolies lumières dans la rue.

Le menuisier a grimpé sur une échelle appuyée au mur. Il a glissé des outils dans ses poches, et ses gants sont raides de gel.

Il appelle Ada quand elle passe. Il gueule son nom, Ada ! et il désigne le poteau, les fils qui pendent. Il lui montre la perche. Avec la perche, elle soulève le fil, le pousse vers lui. Encore un peu. Jusqu'à sa main.

Les chiens ont hurlé. Black et Jack, et toute la meute d'en face. Une bête, ou quelqu'un qui rôde. Ada s'est levée. Elle a ouvert la porte. Une aurore colorée éclairait le ciel, des traînées de couleurs qui balayaient l'immensité de rose et de bleu. Les maisons regroupées semblaient peintes.

Les aurores polaires sont les lumières des morts qui dansent. Ada sort. Bennett vient regarder avec elle, il se colle à sa hanche, la tête dans le creux.

Il tend une main vers le ciel. Un flocon léger comme du duvet d'oiseau tombe lentement, s'accroche un instant à son doigt.

L'été, ici, on voit les herbes vertes et le rose des mousses, les petites fleurs sauvages, les bruyères, les baies qui poussent dans la tourbe.

Ada a tellement montré à Bennett qu'il voit la neige et aussi ce qu'il y a dessous. C'est pour ça qu'elle l'a si souvent obligé, emmené tout en haut de la colline, tiré par la manche et le bras quand il ne voulait pas suivre. Parce que tout ce qui est là, quand ce serait la saison blanche, tout serait enfoui, il ne le verrait plus. Elle le lui disait, et lui redira : Quand les couleurs sont là, regarde-les. Un peu brutale. Car quand les couleurs n'y seront plus, et que tu en auras besoin, il te suffira de fermer les yeux, elles seront là.

Elle topait sur sa tête.

Pareil pour les poissons, quand la mer sera gelée, ils vivront sous la surface.

Les derniers jours, avant l'arrivée du bateau, elle avait commencé à rationner les miettes. Hein Bennett ? Les miettes, tu te souviens ? Ils avaient même cherché celles qui se trouvaient dans les draps.

Ils auraient dû partir. C'était dans son plan. Le dernier départ possible. Emmener Bennett et l'inscrire à l'école de Seattle, mais le matin, alors que le bateau approchait, Ada avait vu, tout en haut sur la colline, un point qui n'était pas dans le relief habituel. Ce pouvait être un loup, ou plutôt une louve. La bête semblait observer l'agitation sur la plage. Ada avait pensé : Je compte jusqu'à trois, si elle est encore là, on reste.

Elle avait compté.

La louve n'avait pas bougé.

— Où est le bateau ? avait ensuite demandé Bennett.

— Quelque part, avait répondu Ada.

— Il a disparu.

— Non. Rien ne disparaît. Tout est toujours quelque part.

Les hasards. Les signes. Plus tard elle était montée tout en haut de la colline, elle avait marché en bottes, jusqu'à toucher l'endroit où la louve s'était tenue, et de là elle avait regardé la mer. Le bateau avait disparu depuis longtemps. La ville était isolée du monde. La mer, immense et déserte, une surface plane sur laquelle s'écrasait le faible soleil. Ada avait entendu cogner son cœur sous l'épaisseur de ses vêtements. Elle s'était sentie vivante dans cet isolement.

Vivante, et forte du signe qu'elle avait reçu, le destin avait décidé pour elle. Elle avait ramassé une pincée de terre dans une empreinte de patte, et l'avait glissée dans sa poche.

Elle avait dit : Je suis Ada Blackjack. Et elle l'avait répété. Elle l'avait chanté. Un chant d'amour pour sa terre, pour Bennett, pour sa mère aussi et sa sœur Rita, et pour son père qui n'était plus vivant.

Sur le chemin du retour, elle s'était arrêtée. Un tambour la suivait. Elle avait mieux écouté. Le tambour, c'était son cœur qui cognait d'émotion. Les températures avaient dégringolé. Le froid était mordant. Elle ne l'avait pas senti tomber.

La lune dessinait un rond de lumière qui se reflétait sur la surface figée de la mer.

Les chiens aboyaient en bas, dans l'enclos de Seppala.

Et le lendemain, elle avait repris son travail au dispensaire. L'infirmière en chef, mademoiselle Emily, lui avait demandé pourquoi elle n'était pas partie, et Ada avait simplement répondu que ce n'était pas le bon moment.

— Il faudra, Ada, au printemps, avait insisté mademoiselle Emily.

Ada avait répondu oui.

Elle avait repris sa serpillière et son seau.

Ada disait toujours oui, à tout, et elle faisait à son idée.

Le dispensaire est fait de planches de bois, avec des fenêtres à carreaux. Un long couloir. Vingt-cinq lits. Quelques chambres au petit étage, pour le personnel.

Curtis soigne un homme, son nom est Sam Collins, il est atteint de cécité des neiges et ne supporte plus la lumière vive. Un chasseur l'avait découvert, errant près de Pentty, au nord de Nome, la cornée brûlée par la réverbération du soleil sur la neige. Il avait été amené ici en traîneau. Pour apaiser la douleur, Curtis fait appliquer des compresses imbibées d'huile.

Il le garde en observation.

Et après ? Il ne sait pas s'il retrouvera un peu de vue.

Ada lui lit les titres de *La Pépîte de Nome*, le petit journal local que le coursier apporte chaque matin.

Elle n'est pas payée pour ça.

Elle cesse de lire car mademoiselle Emily revient de la ville, elle a été appelée à nouveau pour le petit Billy Folger, ce garçonnet souffre terriblement de la gorge, il n'arrive plus à avaler, ce cas la tracasse, elle en parle aux autres infirmières.